

## *La théorie freudienne de la séduction revisitée et refondée par Jean Laplanche*

La psychanalyse est née, au XIX<sup>ème</sup> siècle, d'une théorisation des séquelles de la séduction infantile, au sens médico-légal du terme. Elle s'attache à l'élucidation et à la remise en jeu des scénarios qui nous pilotent à notre insu. Ceux-ci se trament dès avant notre conception dans le champ de forces des désirs qui président à notre naissance. Cliniquement, la cure psychanalytique sert à nous affranchir des répétitions générées par les images, les pensées, les mises en scène inconscientes, qui minent, par-delà toute volonté consciente, notre univers relationnel. Conceptuellement, la théorie psychanalytique se distingue des conceptions de la psychologie, de la psychiatrie, de l'anthropologie, de la philosophie, par sa notion d'un système inconscient - propre à chaque individu - progressivement constitué, dès le début de la vie, sous l'empire du refoulement. L'inconscient, au sens de la psychanalyse, n'a donc rien à voir avec les systèmes simplement non-conscients (comme, par exemple, les structures linguistiques) qui déterminent, eux aussi, nos façons d'être et de penser. Du point de vue psychanalytique, le refoulement constitutif de l'inconscient porte électivement sur le *sexuel* — étant entendu que ce dernier (qui englobe tout le champ de la pulsion, de l'amour, de la haine) déborde largement l'acception commune du terme, et ne se rapporte que peu au sexué, au génésique, au génital. Historiquement, la théorie de l'inconscient s'est constituée, chez Freud et les post-freudiens, au fil de nombreux tâtonnements, le champ se prêtant mal à l'observation et plus mal encore à l'expérimentation. Le matériau clinique, en effet, est largement polysémique, son ordonnancement variable. L'inconscient, à la manière des «trous noirs» en physique, échappe à l'observateur et ne se laisse logiquement concevoir qu'à partir de ses effets. Il s'agit donc d'une construction conceptuelle révoquée, pour autant qu'il s'en trouve une plus sobre pour rendre compte, avec autant de nuances, des richesses du comportement humain. Insistant sur l'importance de l'acquis, sur les complexités de la mémoire, sur l'intrication entre émotion et pensée, la psychanalyse, ajoutons-le, entre en convergence avec une bonne part des sciences humaines et des neurosciences.

Chez l'homme, le poids des comportements instinctifs apparaît léger comparativement à l'importance qu'il revêt au sein d'autres espèces (on n'observe, par exemple, dans le règne humain que deux peurs innées : celle provoquée par un bruit violent, celle causée par la perte physique de soutien). Pour faire un homme, il faut en réalité deux transmissions : une *génétique* et une *généalogique*, cette dernière se subdivisant elle-même en transmission *culturelle* et en implantation *sexuelle* (au sens donné au mot «sexuel» par Jean Laplanche\*). Pour Laplanche qui ramène la psychanalyse, par-delà ses multiples facettes, au plus vif de sa spécificité, la situation anthropologique originaire est foncièrement asymétrique. Il s'agit de la confrontation d'un enfant - encore dépourvu d'inconscient - aux *messages* des adultes tutélaires (avant tout les parents) qui sont, eux, déterminés par leur propre inconscient. Or, pour la théorie psychanalytique, l'inconscient est spécifiquement constitué par la part refoulée (en un lieu non directement accessible) de ce qui du «sexuel» - introduit par le désir inconscient de l'autre - a échappé à la signification. En termes de la théorie «traductive» freudo-laplanchienne, il s'agit du reste intraduit par le destinataire de la part sexuelle qui vient lester les *messages* les plus apparemment fonctionnels. Cette partie, dite «compromise», de messages par ailleurs conscients, est d'autant plus opérante qu'échappant à toute intention consciente elle déjoue tout examen critique. Impossible, autrement dit, de ne pas l'émettre, impossible, une fois captée, de s'y soustraire. Dans cette perspective, la sexualité est tout autre chose que le versant psychique de l'instinct génésique : susceptible d'érogéniser toute fonction corporelle, elle est activement transmise par *l'autre*. Plus exactement, par la part d'«autre» en chacun de nous. Il arrive que la transmission soit brutale - inassimilable - donnant lieu, dans ce cas, à la constitution d'îlots intérieurs clivés devenus persécuteurs du dedans. Dans une perspective non pathologique, la part sexuelle des messages qui n'a pu s'assimiler par la traduction, constitue un espace psychique énigmatique qui continue à *faire signe* tout en résistant à la signification. Elle nous entraîne dans un inlassable processus de traduction-détraduction-retraduction qui bénéficie de l'«assistance traductive» propre à chaque culture.

«Traduire», dans le contexte laplanchien, n'est qu'une façon de maîtriser par la signification ce à quoi on ne peut échapper, et qui sans cela resterait pure excitation. Quel est donc le sens de la risette et du guili-guili ? Pour atténuer l'incessante invasion par les messages de l'autre, il ne reste à l'enfant qu'à refouler leur part énigmatique en un espace «autre» intériorisé. C'est là que ces signifiants «désignifiés» (mis à l'écart mais n'arrêtant pas de clignoter) deviennent les «objets sources de la pulsion» — l'excitation du dehors s'étant transformée en source pulsionnelle endogène. À la lumière de cette conception, on comprend que l'inévitable lestage des messages adressés aux enfants par le sexuel refoulé des adultes n'est pas loin, au plan formel, d'un scénario de séduction. D'autant plus, que c'est à l'occasion des soins précoces - autrement dit, de la stimulation de zones particulièrement érogènes - que se délivre la part la moins esquivable des dits messages. Ainsi, chez chacun de nous et par-delà tout avatar biographique, il y a structurellement place pour un fantasme de séduction.

Francis Martens, 2004

\* On trouvera une excellente introduction à l'œuvre de Jean Laplanche dans l'ouvrage de Dominique Scarfone : *Jean Laplanche, Psychanalyste d'Aujourd'hui*, PUF, Paris, 1997, 128 p.